

de ces deux cours d'eau, le Sarus et l'El-Khodja, on trouve une source appelée Gouloug (?) à une altitude de 6,500 pieds. M.<sup>r</sup> Kotschy y passa le 26 Juin 1853; à quatre heures après-midi la température de l'eau jaillissante était de 20° R. Il trouva parmi les plantes, l'arbuste *Munbya conglobata*, à fleurs jaune d'or, et la *Saxifraga*. Quelques jours plus tard (14 juillet 1853) le même naturaliste entreprit l'ascension du Kochan dans le but d'y herboriser. Arrivé vers le sommet de la montagne il fut surpris par une violente tempête.

«A la montée du Kochan, — dit-il, — nous dûmes prendre garde particulièrement à nos chevaux, afin qu'ils ne fussent pas renversés par le vent qui faisait rage aux angles des sinuosités du chemin, lesquelles s'avançaient souvent jusque sur le bord extrême d'un précipice de plusieurs toises de profondeur. Sur les plus hauts sommets, le vent soufflait avec une extrême violence, c'était un bruit qui ressemblait à un tonnerre continu. Les bergers de Kezel-tépé déclarèrent l'ascension très dangereuse et téméraire par un temps pareil. Ce n'était qu'à grande peine que nous nous tenions debout sur le versant sud-ouest, et les chevaux qui déjà n'avançaient qu'avec peine, ne pouvaient se tenir sur la hauteur de la montagne: effrayés par l'impétuosité de la bourrasque, ils se cabraient dans la ravine, au lieu de suivre le chemin. La récolte des plantes que nous avions laissée pour le retour, nous dûmes malheureusement l'abandonner. Le vent soufflait toujours sur nous avec une violence si terrible et les rafales étaient parfois si soudaines, que nous étions obligés fréquemment de nous coucher et de nous tenir à la rampe pour ne pas être emportés par la bourrasque. Durant plus de deux heures nous dûmes lutter contre l'ouragan, dont le mugissement résonnait encore dans nos oreilles longtemps après que nous fûmes redescendus dans le calme de la vallée. Ce ne fut qu'à la nuit noire, à dix heures, que nous arrivâmes au poste de la douane<sup>168</sup>».

---

<sup>168</sup> Beim Ersteigen der Koschan mussten wir besonders Sorge tragen, dass die Pferde nicht von tobenden Sturmwind umgeweht wurden, welcher an den Kanten der Krümmungen wüthete, deren mehrere bis auf den äussersten Saum einer mehrere Klafter tief abschüssigen Wand hinausgreifen. An den höchst gelegenen Abhängen brauste der Wind mit fürchterlicher Gewalt, mit einem Getöse, welches einem fortwährenden Donner nicht unähnlich war. Die Hirten von Gisyldeppe erklärten den Uebergang über den Koschan an einem solchen Tage für ein bedeutendes Wagniss. Nur mit grosser Anstrengung erhielten wir uns auf der Südwestseite aufrecht auf den Beinen, und die Pferde, welche schon früher kaum vorwärts gebracht werden konnten, waren auf der Höhe des Joches nicht zu erhalten,